

Quelques réflexions sur l'aspect autochtone des travaux de la SGDN

David Cameron

Le 11 mars 2009

M. David Crombie estimait qu'il pourrait être utile que je prenne le temps de noter mes pensées à ce sujet considérant la discussion que nous avons eue à la dernière réunion du conseil d'administration. Je l'ai fait, rapidement, et je n'appuie pas particulièrement aucun des éléments que je décris ci-dessous; ma réflexion n'a d'autre but que de promouvoir la discussion et l'échange d'idées sur cette question.

Je pense que nous concevons la question sous l'angle suivant dans nos discussions. Le savoir scientifique et technique oriente les travaux de la SGDN. Le savoir traditionnel devrait également orienter les travaux et les choix de la Société. Comment concilier ces deux aspects?

Je pense que la « science occidentale » sous-tend tous les travaux que la SGDN mène et devra mener pour gérer les déchets nucléaires. Qu'est-ce que le savoir autochtone peut apporter de plus? On peut craindre légitimement que les modes de pensée autochtones se trouvent coincés dans un silo ou relégués au rang de folklore. Un dialogue sur le savoir traditionnel autochtone pourrait bien être mené activement tout au long de la vie de la SGDN, mais en marge des affaires principales de l'organisation – maintenu dans une voie à part, son propre silo, sans influence sur ce que la SGDN fait et sur la façon dont elle le fait. Par ailleurs, il pourrait servir de décoration extérieure aux activités de la SGDN, de déguisement symbolique, n'exerçant aucune influence sur les choix et les politiques qu'adopte la SGDN.

Ni l'une ni l'autre de ces possibilités n'est le but recherché par le Conseil d'administration, le personnel ou le Conseil consultatif de la SGDN, mais des risques se posent, compte tenu de la difficulté de trouver une autre, meilleure voie.

Il serait prudent de reconnaître à quel point la question est profonde et complexe. Je pense à la conférence de C.P. Snow de 1959 à l'Université Cambridge, où il présente le concept des « deux cultures » de la société moderne – les sciences naturelles et les sciences humaines – et le défi que pose la séparation entre ces deux domaines

à la civilisation moderne. Snow ne pensait évidemment pas en termes de civilisation autochtone, mais son analyse révélait à quel point le fossé entre la pensée et l'action scientifiques et les autres formes de pensée et d'action était répandu et profond dans la société moderne. Son propos révèle, du moins pour moi, l'ampleur du problème que la SGDN espère résoudre.

Il serait opportun pour la SGDN de porter une attention particulière à la manière dont cette question pourrait être abordée. J'ai l'intuition qu'il sera difficile de progresser de façon notable en continuant de s'acharner directement sur le problème, comme j'estime que nous sommes en train de le faire. Concilier la science et la culture dans la société moderne n'a jamais été facile en aucune circonstance et il ne semble pas que ce soit le cas pour ce qui est de la culture autochtone.

Une autre approche est peut-être possible. Lorsqu'on parle du « savoir autochtone », on a tendance à penser au « produit », c'est-à-dire au résultat de la réflexion et de l'expérience autochtone; il n'est pas évident de savoir comment on peut s'y prendre pour établir un lien entre ce produit et la connaissance scientifique. Toutefois, le concept comprend aussi nettement un élément fondamental : *la façon autochtone de faire les choses* – le processus consensuel, progressif de discussion et de réflexion en communauté, où l'avis et l'expérience des aînés de la communauté sont écoutés, sans nier les aspirations des jeunes – qui caractérise la prise de décisions dans ce contexte culturel. La volonté de trouver du temps et de l'espace est un aspect de ce processus et je le comprends. Et le mode de raisonnement diffère considérablement de celui de la *définition du problème, de l'établissement des options et de la décision* qui caractérise le processus décisionnel occidental.

En mettant l'accent sur cette dimension de l'expérience et de la pratique autochtones, nous ouvrirons peut-être la voie à de nouvelles façons d'intégrer cette expérience aux travaux de la SGDN. En effet, comme je l'ai suggéré à la réunion du Conseil consultatif, il serait peut-être possible de considérer l'ensemble du projet de la SGDN comme implicitement autochtone d'esprit, au regard tant des défis qu'elle doit relever que de la manière dont la SGDN y a répondu. Le problème de la gestion des déchets nucléaires nous transporte immédiatement au-delà du cadre habituel de la politique gouvernementale occidentale; nous essayons de formuler une politique qui se rapporte à une question qui durera des milliers d'années. Quelle autre politique doit envisager, et essayer de prendre en compte, un effondrement possible de la civilisation? Les politiques

environnementales constitueraient un autre exemple de ce type de problème. Ces questions se rapportent cependant à une échelle de temps qui est tout à fait habituelle pour les Autochtones, si ce n'est pas le cas pour leurs collègues non autochtones – les sept générations suivantes.

De plus, comme je l'ai mentionné à la réunion du Conseil consultatif, la façon inusitée avec laquelle la SGDN a abordé cette question – en prenant tout le temps qu'il faut, en consultant à grande échelle, en éclairant la conversation, en réexaminant la question, en publiant ses constats et ses connaissances et en les mettant à la disponibilité des personnes intéressées à chaque étape du chemin, en examinant les approches d'après différents points de vue – présente des similitudes, pourrait-on le soutenir, avec la façon autochtone de faire les choses. Une prise de conscience plus nette et explicite pourrait peut-être nous aider à nous ouvrir à d'autres avenues pour l'intégration pleine et entière du savoir traditionnel autochtone à la vie et aux travaux de la SGDN.